

Siegfried Plümper-Hüttenbrink

Annotations et citations, 1, autour de la disparition

* *‘D’emblée l’être et le vivant se révèlent en se cachant, existent en disparaissant - existent, peut-être, parce qu’ils disparaissent’.*
Anne Malaprade
([à propos du livre Si décousu de Ludovic Degroote](#)).

* Voilà une hypothèse qui a de quoi donner le vertige. D’autant que le verbe *exister* n’est pas sans lien avec le terme latin d’*exit* qui indique l’issue de secours dans une salle de cinéma. *Exit* ayant donné *exeo*, et qui signifie “*se faire disparaître*“. Ce qui reste envisageable en recourant à notre ombre portée.

* Sans doute qu’Héraclite aurait soutenu une telle hypothèse, lui qui était convaincu que la matière vivante dont nous sommes tissés ne peut que se dérober à notre entendement. À ses yeux, la *Physis* qui anime et mine le vivant s’avère protéiforme. Aussi tient-elle à se cacher, et jusque dans ses modes d’engendrement. La physique quantique va même jusqu’à reconnaître à la matière vivante des pouvoirs de simulation insoupçonnée dès qu’elle se sent faire l’objet d’un examen. Si elle consent à se révéler, c’est en se mettant à muter à vue d’œil et pour en devenir méconnaissable.

* Empédocle d’Agrigente, hanté par les mystères de l’engendrement, affirmera qu’il y a co-existence dans la *Physis* entre l’être et le non-être. Elle ne peut qu’occulter ce qu’elle fait éclore. Et si elle dévoile l’être, c’est pour l’envoier de non-être. Jour ne pourrait se faire sans que nuit se fasse en retour. Ni naître et venir à jour sans disparaître de l’enclos intra-utérin.

* Outre de me renvoyer aux calendes grecques, l’hypothèse que soulève Anne Malaprade me livre aussi une suite de questions pour le moins piégeantes. Comment se mettre à exister en disparaissant ? Comment n’être plus que l’apparition subite d’une disparition ? Est-ce en se perdant soi-même de vue, et quitte à faire figure de déserteur ? Est-ce en se livrant corps et âme à cette *Selbstvergessenheit* qu’est l’oubli définitif de soi, et qui nous rendrait injoignable pour quiconque ? Ou est-ce tout simplement en revêtant une combinaison d’ombre passante ? Et tout en sachant que se faire disparaître relève sans doute d’un jeu d’enfant.

* Camille Loivier, ([à propos du même livre de Ludovic Degroote](#)) relance d’un cran l’engrenage des questions lorsqu’elle se demande : - “*Comment pourrions-nous être* «précédés de notre

disparition »“ ? Être tenus pour morts, portés pour disparus, et ce avant même de naître et pour mourir à nouveau ? La question, d’inspiration blanchotienne, semble être sans issue, à plus forte raison lorsqu’on se sent de trop, « *car j’aurais pu ne pas être là* » - voire disparaître pour n’être plus personne. Une telle prémonition, si insoutenable soit-elle, tout enfant n’est pas sans l’avoir eue un jour, et non sans avoir été pris de vertige. Elle touche de fort près à notre part d’incréd, d’avant-naître et dont nous sommes exilés à vie. Elle dut hanter Emily Dickinson qui rêvait de n’être plus personne. Et Ludovic Degroote semble la vérifier lorsqu’il s’avoue à lui-même :

*j’étais né avant moi
dans une mémoire qui ne m’attendait pas
je me suis construit par effacement
.....
car j’aurais pu ne pas être là*

* Nous n’existerions qu’au prix de notre disparition. Si insensée soit-elle, l’hypothèse d’Anne Malaprade pourrait être une devise de vie pour qui se mêle d’écrire, avant même de s’avérer un constat pour le moins fatidique et d’autant plus crédible qu’il est attesté par Nietzsche qui nous rappelle que “*nous sommes définitivement éphémères*“. On peut prendre le *définitivement* en mal, s’en attrister, mais tout aussi bien se réjouir de l’insoutenable souveraineté de ce qui n’est qu’*éphémère*. Car rien ne saurait échapper à l’usure et aux aléas du temps qui ne manquent pas de charme, ni aux grains de poussière du sablier qui vous laissent un goût d’infini.

* Qui disait encore que tout se passe et ne fait que passer en vue de dépérir ? Comme s’il y avait immanquablement un ver programmé en tout fruit dont il assure la croissance en le minant de l’intérieur. Quant au processus qui innerve le vivant et le maintient en vie, il y a tout lieu de se demander en compagnie des Gnostiques s’il ne serait pas de nature pathogène ? S’il n’y a pas une incessante combustion à l’œuvre qui érode tout être en vie et qui finit par l’égarer et concourir à sa disparition ? Éros n’est pas sans s’accoupler avec Thanatos qui assure sa survie au dire de Freud. Et un adage latin, faussement attribué à Virgile, et qui s’avère un palindrome pourrait nous le signifier en clair :

“In girum imus nocte ecce et consumimur igni“

Nous tournoyons en pleine nuit et sommes consumés par le feu. Vision pour le moins dantesque et qu’Héraclite, dont la pensée était sous le signe du feu solaire, n’aurait pas désapprouvée. Tout comme Guy Debord qui dut reprendre l’adage pour le titre de son dernier film, tourné en 1978 dans la lagune vénitienne.